

## Recherches sociographiques



### Claude MORIN, *L'art de l'impossible. La diplomatie québécoise depuis 1960*

Jean-Paul L'Allier

Volume 28, numéro 2-3, 1987

La famille

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056305ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056305ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

L'Allier, J.-P. (1987). Compte rendu de [Claude MORIN, *L'art de l'impossible. La diplomatie québécoise depuis 1960*]. *Recherches sociographiques*, 28(2-3), 445-447. <https://doi.org/10.7202/056305ar>

réfléchir» comme des formes vivantes de pensée susceptibles de faire contrepoids à l'évasion de la musique et de la télévision (pp. 52 et 53). Si on savait que les vagues rêvasseries de beaucoup d'adolescents se font précisément à l'occasion de l'audition de la musique ou devant un appareil téléviseur... Etc., etc.

Enfin, j'ai indiqué que l'édition française de l'ouvrage, de même que la traduction française, étaient loin de friser la perfection. Non seulement le sous-titre est trop restrictif, mais le titre aussi est mal choisi et ne correspond pas à ce que les auteurs ont voulu mettre dans leur titre anglais : *The Emerging Generation*. Quand on réalise l'importance de la thèse de l'émergence des adolescents à la vie adulte, traduire par *La nouvelle génération* n'a plus de sens du tout. Cela entre même en contradiction avec une des idées centrales de l'ouvrage, selon laquelle les adolescents d'aujourd'hui ne constituent pas une nouvelle génération, mais bien une génération « traditionnelle », en continuité avec les adultes. Il aurait fallu plutôt traduire par *La génération montante* ou encore par *Le jeune en émergence*. Évidemment, c'eût été moins flamboyant !... Sans effectuer un dépouillement complet du texte, j'ai relevé un bon nombre de coquilles, de fautes d'orthographe, d'erreurs de ponctuation ou encore de phrases inélégantes ou mal structurées. (Voir, par exemple, les pages 114, 118, 132, 142, 145, 147, 148, 163, 164, 165, 169, 173, 175, 176, 178, 193, 194, 197, 201, 207, 210, 211, 212.)

Au total, donc, *La nouvelle génération* présente des matériaux tout frais, parfois intéressants, et qui offrent surtout l'avantage de toucher les jeunes de toutes les régions du Canada. Mais l'organisation et l'analyse de ces matériaux me semblent plutôt faibles et sans souffle. On ne sort pas de cet ouvrage dans un état d'excitation intellectuelle. Pour parler comme les collègues anglophones, il n'est pas du tout *thought-provoking* !

Jacques LAZURE

*Département de sociologie,  
Université du Québec à Montréal.*

Claude MORIN, *L'art de l'impossible. La diplomatie québécoise depuis 1960*, Montréal, Boréal Express, 1987, 470p.

Claude Morin raconte bien. Il a à la fois un sens remarquable du détail pertinent et une capacité de synthèse autant que de mise en perspective qui donnent à son récit une valeur historique et même scientifique, alors que sous la plume de quelqu'un d'autre, l'ensemble des textes colligés et commentés aurait tout au plus pu trouver place dans la petite histoire.

Il faut dire aussi que Claude Morin est un témoin et un acteur privilégié de la vie et de l'activité politico-internationales du Québec depuis le début des années 1960. Ceux qui de près ou de loin ont été impliqués dans les balbutiements et les efforts plus ou moins constants du Québec pour se faire remarquer sur la scène internationale trouveront donc ici une multitude d'explications ou de justifications à des situations qui pouvaient paraître, au moment où elles ont été vécues, incompréhensibles quand ce n'est pas tout

simplement loufoques ou même ridicules. C'est pourquoi, Paul-André Comeau, qui a été lui-même à cette époque un témoin et un observateur attentif de la vie québécoise à l'étranger, ne se trompe aucunement lorsqu'il écrit dans un éditorial du *Devoir* que « l'ouvrage de Claude Morin est essentiel à une bonne compréhension de l'histoire du Québec des années 1960 aux années 1980 ».

L'homme est perspicace et tout en nuances. Il pourrait donner l'impression de verser facilement dans l'ambiguïté pour ceux qui ne le connaissent pas et qui ne prendraient pas la peine d'analyser son cheminement administratif et politique. Pourtant, c'est précisément à cause de sa capacité d'analyse immédiate des situations autant que de sa faculté d'improvisation dans les circonstances difficiles, fluides et mouvantes qu'il a réussi à établir sa crédibilité auprès des chefs de gouvernement du Québec, quel que soit leur parti, pendant toute cette période. En fait, il se fie à son flair et imagine plus qu'il n'improvise.

Par rapport aux affaires politiques et administratives, Claude Morin n'a jamais été d'abord un fonctionnaire et ensuite un homme politique. Il a toujours été les deux à la fois, dans un mélange complexe qui lui permettait d'être respecté de ses pairs de la fonction publique autant que des escadrons d'agents politiques. Il est comme un chat : il sait monter dans un arbre ou dans un poteau quand c'est le moment mais, à la différence de l'animal domestique, il peut redescendre aussi vite qu'il a grimpé sans avoir recours à l'échelle des pompiers. Son flair et son intuition, constamment branchés sur sa vive intelligence et l'attention qu'il porte aux gens et aux choses, grands et petits, se fusionnent constamment pour être la source première de son action et de son discours. Les grandes études et les grands rapports ne viennent par la suite que confirmer ou préciser les chemins qu'il a tracés et dont il peut dire, en se retournant et en regardant en arrière, qu'ils constituent une certaine planification stratégique alors que, dans les faits, c'est toujours l'action qui a commandé l'action, la logique qui a commandé la décision et une étonnante et lucide lecture des objectifs et des stratégies de « l'ennemi » qui lui ont permis d'avancer. Ce n'est que lorsque l'on connaît sous cet angle l'auteur Claude Morin que l'on peut comprendre et donner tout son sens à l'ouvrage qu'il a écrit.

*La diplomatie québécoise depuis 1960* est un des éléments fondamentaux qui aurait pu devenir une des principales assises d'un Québec moderne et adulte. Pourtant, comment se fait-il que, pendant toutes ces années, l'action du Québec ait la plupart du temps été perçue comme ambitieuse et prétentieuse, coûteuse et non justifiée, faite pour flatter l'égo de ministres et de premiers ministres trouvant trop petites les chaussures que les obligeaient à porter leurs fonctions à Québec ? Comment se fait-il aussi que, d'Ottawa, on ait toujours donné l'impression de voir, dans l'action québécoise, une force et une stratégie qui n'ont jamais réellement existé ? L'ouvrage de Claude Morin nous indique clairement que les seuls, en dehors d'une poignée de fonctionnaires à Québec, qui connaissaient assez l'importance des relations internationales et du cumul des précédents, si petits et si insignifiants soient-ils en apparence, étaient les quelques diplomates canadiens — dont certains francophones — d'Ottawa, eux-mêmes attelés à la difficile tâche d'établir le nom, la crédibilité, le sérieux et le poids du Canada sur la scène internationale. Ce que je retiens de l'ouvrage, c'est que le Québec a cherché à être aimé et à être reconnu au niveau de la francophonie et au niveau du monde entier, alors que le Canada y voyait un obstacle à sa démarche plus sévère d'affirmation et de présence comme partenaire adulte dans les grands forums internationaux.

La seule véritable politique systématique de développement d'une diplomatie internationale était donc alors, et est encore aujourd'hui, celle conduite par l'*establishment* de l'administration publique fédérale en matière de relations internationales. Depuis des années, on le sent déjà aux textes de Claude Morin, le minuscule Ministère des relations internationales du Québec est sur la défensive, isolé, sans ressources, un peu comme un poste de garde aux confins du désert. À peine équipé pour se suffire à lui-même, l'embryon de Ministère des affaires étrangères du Québec passe le plus clair de son temps à défendre et à établir sa propre crédibilité et sa propre utilité auprès des autres ministères québécois et de la tête même du gouvernement, alors qu'il devrait y trouver plutôt des appuis, des partenaires et même des complices.

Les choses ont changé, ces derniers mois, au niveau politique, dans les relations entre Québec et Ottawa. Grâce à l'effort et à la volonté de Mulroney, le Québec a maintenant, à tout le moins en apparence, un peu plus d'oxygène sur le plan international. Il n'en a cependant ni les ressources ni les moyens. Le premier ministre canadien étant un négociateur-né, il comprend l'importance de l'image, surtout pour ceux qui perdent et qui ont besoin, même avec la plus grande discrétion, de sauver la face. C'est un autre élément important du livre de Claude Morin : il nous décrit, sans cependant jamais insister, la lente atrophie de l'action québécoise autant que l'apparente croissance de l'appareil « diplomatique » québécois, au fur et à mesure que l'image permet de sauver les apparences. Ce qui s'est passé récemment au Sommet de Québec pourrait très bien être un chapitre supplémentaire de l'ouvrage et ne constituerait pas la marque d'un virage « à la hausse » de la politique québécoise en matière de relations internationales.

Dès lors, bien au-delà des relations internationales du Québec, Claude Morin témoigne d'une époque politique. Il le fait sans nostalgie et sans complaisance. Il a eu, on ne l'a pas suffisamment souligné, la collaboration et souvent même la complicité d'un nombre étonnant de fonctionnaires, tant à Québec qu'à Ottawa, pour pouvoir avoir accès à des textes et à des documents qui normalement sont encore pour la plupart secrets ou confidentiels dans les dossiers et les archives de l'État.

Aujourd'hui que le rêve québécois des années 1960-1970 s'estompe et se fond dans une réalité plutôt économique, on a l'impression que « l'art de l'impossible » couvre toute l'époque du seul véritable effort québécois de présence originale et un peu autonome au plan international. En fait, l'ouvrage aurait pu s'intituler : « De de Gaulle à Mitterrand » ou, pour dire les choses autrement, « de Québec à Toronto ». En disant ce qu'il a dit au moment où il l'a fait, le général de Gaulle traduisait et reconnaissait en même temps l'émotion autant que la vitalité qui animaient le Québec en pleine sortie de son début de siècle et, on le sait aujourd'hui, au « cœur » de sa révolution tranquille. Au moment où il a parlé à Toronto, dans le silence consentant de Québec, le président Mitterrand n'a rien fait d'autre que ce qu'avait fait le général de Gaulle : il a pris acte de ce qu'il a perçu comme étant aujourd'hui le niveau de volonté, de motivation et d'énergie du Québec à être autre chose qu'une honnête province canadienne.

Dès les premières pages, on sait que le livre de Claude Morin se lit admirablement bien. En plus des qualités de l'auteur et du caractère à la fois rigoureux et original de l'information que contient l'ouvrage, c'est peut-être aussi qu'il a un début et une fin clairement marqués, comme la période à laquelle il correspond et qu'il présente à la fois vivante mais aussi, à toutes fins pratiques, déjà passée à l'histoire, laissant derrière elle des témoins qui n'ont pas dit leur dernier mot.

Jean-Paul L'ALLIER